

INTERVENTION

Christel LECA

Attachée de presse : je suis consultante en relations presse spécialiste de l'environnement

Je suis plutôt portée vers la sensibilisation des journalistes. Pour parler de formation initiale, Christian TUA s'en chargera. Il est directeur de l'École supérieure de journalisme de Montpellier.

Nous parlerons avec lui des nouvelles générations de journalistes qui ne se dirigent pas forcément vers le développement durable.

Christian a aussi son analyse des problèmes que pose le traitement d'un sujet complexe, multidisciplinaire dans l'organisation actuelle des médias.

Je vais simplement faire une introduction sur la génération en place. Je suis en relation avec les "vieux de la vieille" de l'environnement et je constate, dans ce domaine, un rejet du concept de développement durable de la part des journalis-

“Je constate, dans ce domaine, un rejet du concept de développement durable de la part des journalistes”

tes en poste depuis les années 70. Si je pouvais exprimer leur pensée, je dirais que j'ai le sentiment qu'ils se sont battus pour que les sujets liés à l'environnement et à la nature soient traités et qu'ils aient leur place au sein des rédactions. Nous pouvons dire qu'ils ont réussi, et qu'ils y ont été aidés par l'actualité, par l'évolution de notre société aujourd'hui, l'environnement a une place dans les médias qu'il n'avait pas voici vingt ou trente ans.

Nous essayons de leur "vendre" aujourd'hui un nouveau concept, assez flou, qui noie leur sujet de prédilection parmi d'autres. Ils ne connaissent pas ce concept et, de plus, il est porté par les directeurs de la communication de grands groupes. Ils se méfient de ces grands groupes et cette méfiance est partagée par beaucoup de journalistes, pas forcément spécialistes de l'environnement ou du développement durable. Si nous pouvions savoir si cette méfiance peut s'atténuer et comment, ce serait déjà un pas assez important.

Mais commençons par la formation initiale.

INTERVENTION

Christian TUA

Directeur de l'antenne de l'EJS de Montpellier

Journaliste, j'ai exercé ce métier pendant dix-huit ans dans la presse écrite et à la radio. Depuis six ans, je travaille à l'École supérieure de journalisme de Lille, l'ESJ. C'est une des douze écoles reconnues par la profession, elle a ouvert voici deux ans une antenne à Montpellier qui ne fait pas de la formation initiale mais essentiellement de la formation continue et qui accueille aussi des journalistes étrangers.

Sur la formation des journalistes, il faut d'abord donner un cadre général. En France, nous avons 38 000 journalistes. Qui est journaliste dans ce pays ? La définition est tautologique : "Est journaliste celui qui exerce le métier de journaliste", on leur donne une carte de presse à partir du moment où ils sont payés comme tels. Voilà ! Il n'y a pas de conditions d'accès à la profession. Il faut un CAP pour ouvrir un salon de coiffure ou un diplôme de psychologie pour s'installer comme psychothérapeute, mais cela n'existe pas dans le journalisme. C'est un métier ouvert. Et il faut noter que pour 38 000 journalistes en France, il y a près du double de communicants.

▼
“Ils se méfient de ces grands groupes”
▲

Chaque année, des gens rentrent dans la profession, des nouveaux journalistes, et des gens en sortent. En France, nous avons douze écoles reconnues par la convention collective, c'est-à-dire par les employeurs et les représentants du personnel, dont le CFJ et l'ESJ. Ces écoles "produisent" seulement le tiers des journalistes entrant dans la profession, ce qui est insuffisant. Dans les pays anglo-saxons, le rapport est d'environ 50 % ou 60 % des entrées dans la profession.

“Nous défendons la nécessité de former les journalistes”

Paradoxalement, les écoles défendent généralement l'accès de la profession à des gens ne sortant pas de l'école. Nous-mêmes prêchons un peu contre notre propre paroisse. Nous défendons la nécessité de former les journalistes, nous avons une grille, un credo, une idée sur la façon de le faire etc., mais, en même temps, nous défendons l'idée que cette profession doit rester ouverte à des gens qui viennent d'ailleurs, un peu comme la troisième voie à l'ENA. Ce métier, qui est un métier avec un engagement social – c'est en tout cas ce que nous pensons, avec un rôle social important, doit rester ouvert à des gens qui ne sont pas passés par ce canal.

“Cette profession doit rester ouverte. Il faut des entrées multiples”

Oui, il faut des écoles, elles sont nécessaires, mais cette profession doit rester ouverte. Il faut des entrées multiples dans la profession grâce à des moyens intermédiaires de formation. Par exemple, des gens ont fait des études scientifiques ou une autre formation post bac et ils viennent ensuite chercher dans une école de journalisme, ou un organisme quelconque, uniquement les techniques professionnelles.

Le journalisme joue sur la complexité, mais en soi n'est pas un métier extrêmement compliqué ; c'est un métier de vulgarisation. Il présente un certain nombre de difficultés, mais quelqu'un qui a fait une école d'agronomie ou – puisque nous sommes ici dans le domaine de l'environnement – une formation universitaire sur l'environnement, peut relativement facilement, au prix de quelques mois de formation, mettre à profit son savoir et son savoir-faire acquis jusque là. Il fera une application spécialisée de ce métier pour écrire, par exemple, dans "Environnement Magazine" ou pour travailler au service de communication du CNRS. Certes, il faut connaître le journalisme, ses principes et ses techniques, mais il faut aussi avoir des connaissances dans d'autres domaines.

Alors, pourquoi défendre cette nécessité de formation et est-ce que les jeunes journalistes sont sensibles à ces questions de développement durable, d'environnement ? L'opinion attend beaucoup des journalistes et nous leur faisons beaucoup de reproches qui sont souvent à la hauteur de ces attentes. Dans la formation des journalistes, nous nous appuyons sur un certain nombre d'idées. Nous pensons notamment que c'est un métier avec des responsabilités particulières, un rôle social important puisque le journaliste passe son temps à mettre des gens en relation. C'est une sorte de "tuyau" entre un émetteur et un récepteur d'informations. Il doit s'appuyer sur cette notion de Diderot : "Le journalisme, c'est la lutte contre les idées reçues." Le journaliste est un "dépréjugeur". Mais nous verrons que cette notion de lutte contre les idées reçues peut aussi se retourner parfois contre ceux qui en attendent quelque chose.

Les jeunes journalistes, à l'image générale des jeunes générations, sont sensibilisés aux questions d'environnement, de développement. En même temps, ils sont aussi porteurs des limites de leur génération, c'est-à-dire une certaine superficialité dans la façon d'aborder les sujets, un penchant fort au zapping. Quel que soit le domaine qu'ils traitent, ils ont une

▼
“C'est un métier avec des responsabilités particulières, un rôle social important”
▲

certaine tendance à aborder les choses assez vite, à se poser dessus de façon relativement superficielle, puis à repartir et faire leur travail qui ne va pas forcément être un travail de fond ou de réflexion poussée. Dans la pratique, nous nous heurtons parfois à ce genre de problèmes.

Nous défendons, chez les jeunes journalistes, cette nécessité d'avoir une posture de professionnels impliqués dans le débat social. C'est-à-dire, travailler en amont pour produire une information de qualité, fouillée, approfondie. En même temps, nous constatons que nous avons des difficultés avec ces jeunes générations de journalistes ; par exemple, ils ne lisent guère le journal le matin ou pire – ils n'écoutent pas la radio. Nous nous trouvons face à ce paradoxe, dans une école de journalisme, d'avoir des gens qui sont attirés par le métier et qui, en même temps, ne consomment pas eux-mêmes ; ils n'ingèrent pas de l'information, en tout cas pas à haute dose

J'ai demandé hier soir si je pouvais prendre le journal local qui se trouvait sur le comptoir de l'hôtel, et le réceptionniste m'a dit : "Ah, c'est bien un réflexe de journaliste, de lire un journal à onze heures et demie". Dans les jeunes générations, nous avons des phénomènes un peu "limite" par rapport à l'info. Il faudra regarder sur les questions de développement durable et d'environnement, si elles se sentent plus concernées que leurs prédécesseurs. Je pense que le sujet intéresse plus qu'avant du fait de certaines aggravations, comme le changement climatique, mais il intéresse tout le monde. Il faut voir si derrière, on produit la quantité de travail qu'une approche sérieuse implique.

Nous défendons l'idée qu'ils doivent mettre en œuvre un certain nombre de ressorts personnels et cela demande beaucoup de travail et de la vigilance envers tous les interlocuteurs. Il faut renforcer sa compétence, on ne peut pas traiter correctement d'un sujet sans soi-même arriver à un certain niveau de compétence. Ils doivent faire preuve de responsabilité, savoir parfois retenir l'information parce qu'elle n'est pas encore mûre pour sortir, donc réfléchir. Faire preuve de discernement.

Si nous travaillons dans l'info, nous sommes dans un circuit où les conséquences peuvent être lourdes. Nous y pensons tout de suite pour les faits divers, mais cela peut aussi avoir des conséquences économiques pour une entreprise, humaines pour une personne. Dans la formation, il faut travailler là-dessus. Il faut encourager les jeunes journalistes à avoir des convictions, sans pour autant leur dire ce quelles doivent être, mais en encourager le principe.

Il est nécessaire que des gens respectent les principes de vérification, de déontologie, d'équilibre des parties qui sont citées ; mais aussi qu'ils fassent preuve de conviction, d'un certain courage et de désintéressement. C'est une question assez importante aujourd'hui dans l'exercice du journalisme.

J'ai dit tout à l'heure, en introduction, qu'en France nous avons actuellement davantage de communicants que de journalistes. Hier, Gilles BERHAULT, en ouverture du colloque, a cité l'exemple des numéros du "Parisien" pré vendus à des grandes entreprises. Aujourd'hui, ce métier s'exerce sous un certain nombre de menaces, ou disons que nous avons un environnement un peu pesant, pour l'exercice du journalisme en toute liberté.

“Les jeunes journalistes sont aussi porteurs des limites de leur génération, un penchant fort au zapping”

La menace apparaît tout de suite aux gens lorsqu'on prend deux journalistes, qu'on les braque et qu'on les emprisonne dans un pays étranger. C'est évidemment très menaçant, mais nous avons un certain nombre de menaces plus insidieuses dans la presse, des menaces économiques qui tiennent au poids des annonceurs dans l'équilibre économique de la presse. Puis, nous avons la concentration : "À qui les médias appartiennent-ils ? Dans quelles mesures ces groupes sont-ils impliqués dans d'autres activités ?" Tout le monde l'a remarqué sur TF1 – c'est trivial, c'est connu – on traite peu les problèmes de bâtiments, d'autoroute ou de tarifs de la téléphonie mobile.

“A qui les médias appartiennent-ils ? Dans quelles mesures ces groupes sont-ils impliqués dans d'autres activités ?”

- Une intervenante** C'est quand même une question d'intérêt de l'auditeur ou du lecteur du journal. Pour la plupart, nous n'en avons franchement rien à faire de l'autoroute qui va passer par ici ou par-là. En tant que jeune journaliste, je me rends compte de cela dans un environnement pluridisciplinaire. Lorsque je commence à parler de problèmes environnementaux pour une autoroute ou un bâtiment, les gens me regarde un peu de travers parce qu'ils ne sont pas dans le domaine ; ils ne connaissent rien à rien et, de toute façon, ils ne vont pas s'intéresser franchement à tous ces problèmes qui leur passent au-dessus de la tête.
- Un intervenant** C'est vraiment méprisant. C'est vraiment méprisant ce que vous dites là sur les gens qui ne s'intéressent pas.
(Discussions dans la salle.)
- Une intervenante** Ce n'est pas méprisant ... Nous ne sommes pas là pour juger, je ne fais que constater. Mais je parle pour certains de mes amis qui sont dans la musique, dans le culturel et qui ne sont pas automatiquement sensibilisés à tout cela.
- Christel LECA** Je crois que, justement, le rôle des journalistes est de les amener à s'intéresser à ces sujets. C'est un travail de sensibilisation du public que vous êtes amenés à faire.
- Une intervenante** Ce n'est pas automatiquement fait dans la presse généraliste.
- Christel LECA** Quels sont les problèmes que vous rencontrez avec les jeunes journalistes et Internet ?
- Christian TUA** Nous sommes confrontés à des générations qui changent ; j'ai quarante-cinq ans, j'ai fait une école de journalisme en 1985 et nous n'avions pas d'Internet.
C'est un peu trivial, mais le credo des formateurs était que le lieu privilégié de l'exercice du journalisme, dans une ville, était le café, la place publique. C'était le réflexe : aller au contact. Aujourd'hui l'écran s'interpose, y compris dans la collecte de l'information ! Maintenant, c'est le réflexe, ils cherchent "développement durable" dans Google et puis ils trouvent des dossiers d'actu tout faits sur Yahoo.com ou autres. Nous tombons pile sur ce que Bourdieu appelait "la circulation circulaire de l'information".

Quelle réponse avons-nous trouvée à cela ? À l'école, ils font un exercice qui s'appelle le "carrefour d'actualité". Par exemple, jeudi prochain, Untel va présenter un topo expliquant où nous en sommes sur la question du développement durable. Nous lui donnons comme sujet le développement durable et il va disposer de vingt minutes jeudi prochain à 17 heures pour faire l'état de la situation et expliquer cela de façon journalistique à ses collègues et à ses formateurs. Eh bien, nous interdisons l'utilisation d'Internet. Pour le carrefour d'actualité ; il ne faut pas aller sur Internet !

Une intervenante Lorsque j'ai des journalistes en stage, je suis étonnée, car ils ont un téléphone à leur disposition et ils ne le décrochent pas. Ils sont sur Internet toute la journée alors que mon outil était quand même le téléphone ou la rencontre. Ils ne connaissent pas les numéros de téléphone des gens, ni les interlocuteurs. Ils n'ont pas leur agenda, ils n'ont pas leur liste et ils travaillent sur Internet. Donc, ils recopient !

Une intervenante Excusez-moi, j'aimerais rebondir sur ce point. Je sors d'une école de journalisme et, dans la formation, nous avons eu deux fois quatre heures d'investigation, avec un exercice à la clé et c'est tout. Pour travailler sur l'investigation, ce n'est pas évident. Si nous estimons que la plupart des journalistes sortent avec de petites formations en venant d'un autre secteur, ce n'est pas suffisant.

Vous parliez d'Internet, mais nous avons une salle une fois et demie grande comme celle où nous sommes, avec des ordinateurs branchés sur Internet, mais un téléphone pour vingt-huit élèves. J'ai appris une technique rédactionnelle en cours et l'investigation dans les journaux et les livres.

Un intervenant Je me suis inscrit à ce thème sur la formation des journalistes pour prouver la réussite de notre réseau. Nous sommes à peu près à 1 000 pages de journaux et 700 émissions de radio. Depuis dix ans que nous faisons des émissions, nous nous sommes rendu compte de plusieurs choses.

En tant que journaliste, pour le développement durable, il faut se donner le temps de les former individuellement nous-mêmes, avec des experts. Ils veulent faire quelque chose rapidement, il faut qu'ils passent cinq minutes d'images, il faut faire vite. Je passe une journée avec eux, je me donne le temps, je vois un expert, je vais voir les textes...

Christel LECA Nous étions sur la formation initiale, il faut que nous restions un peu sur ce sujet.

L'intervenant Dans ces formations initiales, il faudrait peut-être aussi que les journalistes, de temps en temps, côtoient un peu les associations et les problèmes que nous avons. Nous, nous voulons être au contact avec les journalistes pour que

les journalistes publient nos problématiques. Il faut qu'ils comprennent bien nos problèmes. À partir de là, le journaliste qui veut se faire connaître veut faire un coup ; il veut montrer quelque chose de spécial, d'unique. C'est cela que le journaliste veut, souvent.

“Dans ces formations initiales, il faudrait peut-être aussi que les journalistes côtoient les associations”

Christian TUA

▼
“C’est un exercice
de compréhension
et, ensuite,
de restitution”
▲

Je voudrais faire une observation par rapport à tes constatations. Si j’avais en face de moi un chirurgien, un chef d’entreprise ou un homme politique, il tiendrait sans doute exactement le même discours. Comme je l’ai dit au début, les gens attendent beaucoup des journalistes, notamment leur capacité à comprendre en détail le problème qu’on leur expose et en quoi consiste leur travail. Hier, j’ai pris l’exemple du presse-purée ! Vous n’étiez peut-être pas tous présents alors je résume : “Un journaliste, c’est un presse-purée. Il met en haut des pommes de terre bouillies et son travail est de tourner la manivelle pour produire une information déjà un peu mâchée, mise en forme. On pourrait ajouter bien assaisonnée et savoureuse” C’est cela la base du travail.

C’est un exercice de compréhension de la part de celui qui l’exerce et, ensuite, de restitution, dans la clarté. Donc, oui, il faut renforcer la compétence des journalistes sur les sujets qu’ils traitent, notamment quand ils sont dans des médias très spécialisés. En même temps, les écoles de journalisme apprennent cette capacité à prendre des choses qui traînent par-ci, par-là ou à interroger des gens de différents domaines, à analyser puis à restituer. Elles apprennent aux jeunes et aux moins jeunes à prédigérer de l’information, à mettre en avant l’essentiel, à simplifier. Après, nous nous exposons à des critiques ; on nous dit qu’ils viennent et repartent trop vite sur des bases formatées, mais le mécanisme général est celui-là.

Une intervenante

Oui, deux questions pour rebondir sur la première intervention de ma voisine. Nous étions dans une logique d’offre et de demande et il faut trouver un compromis ; nous ne pouvons pas produire de l’information pour des gens qui ne la lisent pas ou qui ne l’écoutent pas. Comment trouve-t-on ce compromis ?

Quel est le rapport aux scientifiques, est-ce qu’ils produisent de l’information ?

Dominique MARTIN-FERRARI

Je vais faire le lien entre les deux. D’abord, je suis agréablement surprise par l’intervention d’un jeune journaliste qui dirige une école de journalisme. J’ai eu à faire à des vieux pingres qui dirigeaient les écoles de journalistes et qui avaient un mépris pour le secteur de l’environnement et du développement durable... C’était innommable. J’ai vu, rue du Louvre, des gens renvoyer les journalistes qui s’intéressaient à l’environnement en leur disant : “*Les mecs, ce n’est pas la peine de venir ici, allez donc chez Greenpeace. Vous n’avez rien à faire ici, l’environnement, ce n’est pas du journalisme !*” Ils étaient tellement impliqués dans les vieilles structures de la CGT ou de FO – il faut dire que le syndicalisme a un poids considérable dans les écoles de journalisme – qu’il ne fallait surtout pas voir émerger une pensée nouvelle. Tous les gens qui faisaient de l’environnement étaient, de toute façon, des gens qu’il fallait tuer idéologiquement. J’ai vraiment vu cela à l’œuvre.

■ **“Tous les gens qui faisaient de l’environnement étaient, des gens qu’il fallait tuer idéologiquement”**

Je suis donc très étonnée et très heureuse d’entendre que vous parlez aujourd’hui de développer une personnalité et des convictions. J’ai tellement entendu la nécessité de laminer les convictions au profit de l’objectivité – comme si l’objectivité existait ! – que je trouve que c’est une bonne nouvelle démarche ! Je regrette une presse où nous avons des éditorialistes et où nous savions si nous achetions une presse de droite ou une presse de gauche. Je suis pour cette pluralité de la presse, avec des convictions, au lieu de cette

espèce de “truc” insipide sur France Info et que nous retrouvons au JT du soir exactement de la même manière. Nous ne savons pas d'où vient l'information, qui l'a sélectionnée, etc. Donc, c'est déjà une évolution intéressante.

Quant aux scientifiques, nous n'en avons plus en face de nous, c'est cela le grand problème. Maintenant, nous avons un rendez-vous avec un directeur de la communication de l'INRA, du CIRAD et du CNRS, mais plus de scientifiques. Ils n'ont plus le droit de s'adresser à un journaliste. Au début de mon travail dans la presse, à *“L'Express”*, dans les années 85, je rencontrais des scientifiques qui étaient responsables de laboratoire et ils me parlaient des problèmes sur lesquels ils travaillaient. J'avais le droit de savoir où étaient leurs interrogations, leurs problèmes de financement, leurs difficultés etc., et nous avançons réellement. C'est de cette façon que j'ai découvert tous les problèmes de l'agriculture biologique et autres.

“Quant aux scientifiques, ils n'ont plus le droit de s'adresser à un journaliste”

Aujourd'hui, le responsable de la communication de l'INRA fait barrage et il a déjà “mouliné”. Alors, quand tu digères une nouvelle fois de la purée déjà prédigérée, cela devient forcément vraiment insipide. Donc, c'est très dur !

Danielle POLIAUTRE

Par rapport à l'intérêt que peuvent avoir les citoyens, je pense qu'il n'existe pas spontanément de l'intérêt pour des questions complexes et nouvelles. Cela ne veut pas dire que c'est l'unique responsabilité des journalistes de participer à cela. Les élus ont souvent réagis de la même manière : ce qui intéresse les gens, ce sont les crottes des trottoirs.

Je ne dis pas que c'est uniquement de la responsabilité des journalistes, mais qu'elle est collective. Nous avons parlé de changement culturel, etc., mais quelle est la contribution du journaliste à essayer de comprendre le monde, où nous allons et l'urgence peut-être de changer ensemble cette culture ?

Je m'interroge aussi sur une certaine vision un peu cohérente. Je vais prendre l'exemple d'un journal télévisé qui m'avait frappé et je l'avais d'ailleurs écrit. Dans un même journal télévisé, nous avons quelque chose sur Kyoto, l'aspect dramatique, etc. D'ailleurs, c'est souvent présenté de façon dramatique et sans explication. Ensuite, on nous parlait d'un accident avec beaucoup de voitures impliquées et de nombreux morts, etc., puis un pic de pollution et beaucoup d'autres choses et, pour finir, une protestation des citoyens contre l'augmentation du prix de l'essence ! Nous avons comme cela une succession de sujets, comme il peut y avoir dans un journal écrit, mais sans liens entre les différentes choses.

Christian TUA

Je voudrais faire une petite intervention sur ce point. C'est une des choses que nous apprenons dans les écoles de journalisme et cela s'appelle la hiérarchisation de l'info : ce qui est important et ce qui l'est moins.

Je ne veux défendre personne, je ne sais pas si votre exemple est pris sur TF1, sur M6 ou autres. Mais il faut savoir que nous-mêmes sommes assez critiques sur le métier et sur la façon dont il s'exerce, avec le poids de l'économie, etc. C'est d'ailleurs pour ça que l'ESJ a participé à la création des Entretiens de l'info, un lieu de réflexion sur l'exercice de la profession. C'est pour ça aussi qu'elle publie les “Cahiers du journalisme”. Pour faire avancer la réflexion.

Quant au problème du zapping entre différents sujets, ce qui est bien, c'est lorsqu'un présentateur sait faire tenir tous ces ingrédients les uns avec les autres d'une façon cohérente.

▼
“Quelle est
la contribution
du journaliste
à essayer
de comprendre
le monde”
▲

Danielle POLIAUTRE Pour moi, c'est moins une hiérarchisation que du lien. Cela suppose que les journalistes aient au minimum une formation sur ce qu'est le développement durable, sur ce que cela appelle comme changements individuels mais aussi professionnels.

“Cela suppose que les journalistes aient au minimum une formation sur ce qu'est le développement durable”

Une intervenante Le présentateur du JT ne peut pas faire ce travail.

Danielle POLIAUTRE Non, je ne parle pas du présentateur, mais deux mots entre deux sujets permettent de faire un lien, au moment où se pose le problème de Kyoto ou la question du prix de l'essence... Je veux dire qu'il serait important d'intégrer une formation. Nous avons le directeur de l'école de journalisme de Lille qui est dans l'Agenda 21 du département. Je me rappelle que la première fois qu'il est arrivé au Comité de pilotage, il disait : *“Je ne comprends rien !”*

“Lorsque je parle de développement durable, les journalistes me disent : attendez, qu'est-ce que tout cela veut dire ?”

En tant qu'élue de Lille, lorsque je parle de développement durable, les journalistes me disent : “Attendez, qu'est-ce que tout cela veut dire ? Nous, ce que nous voulons, c'est montrer des enfants qui...”

Nous avons donc cette nécessité d'introduire une formation, mais comme pour d'autres professions, pour les agents municipaux par exemple.

J'ai l'impression qu'ils n'ont plus la mémoire : un jeune journaliste ne sait pas ce qui s'est passé voici deux ans, trois ans, dix ans.

Christian TUA Il ne se documente pas assez parce qu'à “La Voix du Nord”, il existe un service d'archives extraordinaire ; si son chef de service l'a prévenu suffisamment longtemps à l'avance du sujet à traiter. Pour un journaliste de quotidien, il faut quand même vivre sous la pression ! Son travail, c'est d'avoir l'info à 9 heures et qu'à 2 heures du matin ce soit sur la rotative ! C'est un métier. Ce ne sont pas des prix Nobel de littérature mais des gens dont le métier consiste à saisir rapidement une information.

Il existe un Intranet à “La Voix du Nord” qui nous permet d'accéder aux archives du journal et là, en l'occurrence – par rapport à ce que vous disiez tout à l'heure sur Internet –, il n'est pas choquant et même nécessaire qu'avant de partir interviewer pour la dixième fois l'élu, le patron de la société ou la personne de la DIREN, etc., qu'il aille faire une petite recherche rapide dans les archives du journal. Cela prend dix minutes ou un quart d'heure pour regarder ce qui a déjà été fait. C'est cela le professionnalisme et, sur ce point, je vous suis à 100%.

Une intervenante Je ne suis pas d'accord sur ce que tu disais par rapport à la responsabilité du présentateur.

Danielle POLIAUTRE Je voulais, à partir de là, poser le problème de la formation.

L'intervenante Ce qui me paraît manquer aujourd'hui, c'est la responsabilité des rédacteurs en chef. Nous en revenons à ce que je disais tout à l'heure sur le journal d'opinion où un rédacteur en chef

“Ce qui me paraît manquer aujourd’hui, c’est la responsabilité des rédacteurs en chef”

guide ses journalistes et prend ses responsabilités. Dans un JT, aujourd’hui, il n’existe plus de chef d’information qui prenne ses responsabilités politiquement. Résultat : nous n’avons plus ce lien, mais ce n’est pas au journaliste présentateur de le faire : il doit respecter les reportages qui ont été faits et il n’a pas à influencer d’un côté ou d’un autre. C’est au rédacteur en chef qui prépare le JT de dire : *“Nous irons aujourd’hui dans le sens du développement durable, ou dans le sens du choc pétrolier, etc.”*. Ce travail n’est plus fait parce que les secteurs des infos des journaux télévisés sont très dépendants politiquement.

Christian TUA Nous sommes un peu loin du sujet.

L’intervenante Non, nous ne sommes pas loin du sujet.

Danielle POLIAUTRE Non, parce que je voulais pointer le problème de la formation.

Une intervenante Pour traiter les sujets liés au développement durable dans le sens du développement durable, il faut avoir été sensibilisé ou formé.

Christian TUA Il faut avoir conscience du problème et la compétence.

L’intervenante Oui, mais cette conscience, il faut la créer, il faut qu’elle existe.

Une intervenante Comme Dominique le disait tout à l’heure, elle est très souvent rabaissée. Lorsque j’ai dit à un rédacteur en chef et à un professeur que je voulais faire de l’environnement et des sciences, parce que je trouve que c’est très lié, les deux m’ont regardé avec des yeux ronds en me demandant si j’étais écologiste ! Non, je ne suis pas écologiste, je suis simplement pro-environnement, développement durable et j’ai envie de porter cela. Ils m’ont dit : *“Ah ! Donc ton avis va être influencé par tel ou tel...”*. Voilà !

Je pense que, dans les journaux et les quotidiens, le journaliste lui-même a cette peur d’être influencé par le scientifique ou le communicant. Nous avons cette barrière qui est présente chaque fois que nous rencontrons des gens de la presse quotidienne sur des problèmes environnementaux ; ils se demandent ce que je vais raconter comme ânerie ! Je me sens chaque fois décalée par rapport à cette presse ; ils cherchent tout le temps la “petite bête” partout. Nous avons un réel problème, non pas de communication, mais d’échange.

“Le journaliste lui-même a cette peur d’être influencé par le scientifique ou le communicant”

Un intervenant Nous touchons quelque chose qui dépasse largement le problème du développement durable. C’est la question de la vision du métier, le journalisme, la responsabilité, etc. Le développement durable est plus compliqué à traiter pour toucher les enjeux et autres. C’est ce que je disais tout à l’heure : on implante un incinérateur à côté de chez toi, tu vas mobiliser les gens, cela va t’intéresser. De manière plus générale, si tu pars de toute une série de choses,

▼
“Cela ne fait pas vendre, cela m’intéresse pas !”
▲

ton rédacteur en chef va te dire : “*Cela ne fait pas vendre, cela ne m’intéresse pas !*” C’est plus compliqué qu’un truc “people” ou les résultats de football du week-end.

Dans le journalisme ou dans le spectacle, certaines choses sont événementielles et font vendre. Si tu prends les OGM, il va y avoir de la castagne, une fauchaison, un étiquetage dans un supermarché, etc. C’est bien, on fait des photos, mais le fond de l’info, c’est trois lignes. En revanche, faire un article “à blanc”, sans ce genre d’événement, pour dire où en sont les enjeux, la politique, la réglementation, l’étiquetage, cela ne marche pas sans mise en scène ! C’est un vrai problème dans la presse écrite et, a fortiori dans l’audiovisuel, de ne pas arriver à publier des articles de fond à côté de choses nécessairement au fil du temps.

Le deuxième problème est celui des contenus. C’est la manière dont nous traitons les sujets, mais aussi le choix des sujets traités. Nous nous rendons compte – et nous revenons aux informations circulaires – que tout le monde parle des mêmes choses, mais également sur le développement durable. Je ressens la nécessité que certains médias arrivent à ouvrir des espaces, à faire s’intéresser la population, d’autres journalistes ou des acteurs professionnels à d’autres sujets ; à ouvrir des espaces dans le champ du débat public. C’est vraiment très important.

Je ne sais pas si nous pouvons former un individu, c’est un peu compliqué, mais c’est un réel métier quant aux rapports sciences et écologie. Certains se retranchent derrière une certaine neutralité, ils veulent simplement donner les éléments. Sauf que lorsque l’on parle de la *Caulerpa Taxifolia* qui progresse en Méditerranée, on peut à peu près en rester là : comment elle s’étend, comment la trouver, etc. Si tu viens à parler du loup biologiquement,

“Si tu viens à parler du loup, écologiquement au sens strict, tu perds la dimension humaine, économique, culturelle, symbolique”

écologiquement au sens strict, tu perds la dimension humaine, économique, culturelle, symbolique, etc. C’est quelque chose qui, moi, lecteur, qui ingurgite de la presse à longueur de journée, m’attriste parce que, du coup, tu te rends compte que des gens passent à côté parce qu’ils n’osent pas s’engager, mais s’engager honnêtement, en tout cas en allant voir des acteurs.

Hélène RENARD

Depuis que la direction a été créée, nous faisons tous les jours une revue de presse – je ne parle pas de la télévision – avec “*Les Échos*”, “*La Tribune*”, “*Le Figaro*”, “*Le Parisien*”, plus les hebdos, etc. Nous regardons vraiment dans tous ces journaux, c’est systématique, tous les articles qui traitent du développement durable.

Nous trouvons des articles titrés “développement durable” et d’autres sur l’environnement. Nous raccrochons au développement durable, parce que c’est dans notre priorité, les conditions de travail qui ne sont pas toujours labellisées “développement durable”, mais c’est factuel.

Tous les jours, sans exception, nous trouvons dix ou quinze articles dans l’ensemble de la presse sur ces sujets. Je ne parle pas de médias spécialisés dans les œuvres sociales ou “*Environnement Magazine*”, mais dans la presse généraliste. Ce n’est pas la presse *people*, mais celle que lisent les entreprises. Nous trouvons tous les jours des informations

“Tous les jours, sans exception, nous trouvons dix ou quinze articles dans l’ensemble de la presse sur ces sujets”



extrêmement intéressantes ; elles sont reprises bien sûr, mais avec parfois des visions un peu différentes.

Nous avons de la matière, ce qui signifie que nous avons des journalistes – je ne sais pas si ce sont des jeunes ou des moins jeunes, qui sortent de l'école ou non – qui écrivent sur le sujet, et plutôt bien, et qui font des choses intéressantes. Nous avons vraiment du fond.

J'imagine aussi que, dans les cursus, nous retrouvons des gens qui font des grandes écoles, Sciences Po ou l'ESSEC, puis qui se spécialisent. Dans ces écoles, il existe maintenant des formations spécialisées sur le développement durable et elles ont énormément de succès ; beaucoup de jeunes s'inscrivent parce que cela les intéresse. Donc, nous allons bien arriver, in fine, à avoir des gens ayant cette formation de base et qui s'en serviront, qu'ils soient journalistes, hommes de marketing ou autres. Je crois que des progrès ont tout de même été réalisés.

Lorsque nous, en tant qu'entreprise, communiquons sur ces sujets, bien sûr nous passons par les attachés de presse, par la DIRCOM. Nous avons alors un premier filtre parce que ce ne sont pas des sujets qui les intéressent a priori. Même si nous avons parfois des informations qui nous paraissent intéressantes pour valoriser l'image de l'entreprise, ils considèrent que non, ou ils n'ont pas envie. Ils ont eux-mêmes une difficulté : qui doivent-ils toucher ? Les journalistes qui suivent le secteur ou l'entreprise, parce que c'est ainsi que cela fonctionne, je parle de la presse généraliste et non de "Environnement Magazine"... Est-ce que quelqu'un qui traite du secteur postal, est intéressé à savoir que La Poste fait du développement durable ? Pas forcément. Donc, la question se pose : comment travailler avec une cible de journalistes pour leur donner une autre image de La Poste, disons des informations complémentaires ou différentes de celles qu'ils attendent et qui sont systématiquement : "La Poste ferme des bureaux, elle est en grève, etc.". C'est cela qui les intéresse parce que c'est ce qui se vend.

Christian TUA

La presse est comme un entonnoir, il y a beaucoup de gens en haut qui se précipitent et peu en bas qui en sortent. Beaucoup de monde veut être dans les journaux, des gens bien intentionnés comme des militants parce qu'ils y croient, parce que pour eux c'est important. Je ne pense pas que vous fassiez cela pour l'argent.

Puis, vous avez des gens qui veulent être dans la presse parce que cela fait vendre et qu'il est mieux d'être dans un article que dans la page de pub ! Certains instrumentalisent la presse.

Nous venons de le dire, la presse elle-même est loin d'être parfaite ; les journalistes sont loin d'être parfaits eux-mêmes, mais ils sont pris dans ce maelström d'intérêts divergents, concurrents, etc. C'est pourquoi nous disons, à l'ESJ, qu'il faut développer sa capacité d'avoir des convictions personnelles, le sens de l'éthique, les techniques de recoupement et la rigueur professionnelle : si j'imprime, c'est que j'ai recoupé, si j'ai recoupé, c'est que j'ai consulté plusieurs sources d'informations différentes. Nous encourageons la technique professionnelle, nous les formons, mais ils sortent comme ils sont, avec leur liberté. Pas toujours à l'image de ce que nous espérons.

“Il faut développer sa capacité d'avoir des convictions personnelles, le sens de l'éthique”

Une intervenante Le gros problème est que, malheureusement, le journaliste aura de plus en plus de difficultés à avoir accès à l'information.

Christian TUA Tout à l'heure, j'ai dit qu'il y avait 30 000 cartes de presse et beaucoup plus de communicants en France, c'était une façon un peu diplomatique...

Dominique MARTIN-FERRARI Il est important d'en parler. Tu peux former aussi bien que possible un journaliste, avec les bonnes règles du métier, mais si la possibilité d'investigation et de travail n'existe pas, il ne peut pas faire son métier. Certes, la presse écrite est un peu différente de la presse audiovisuelle.

Christian TUA Je peux répondre en deux mots sur ce point, parce que c'est hors sujet. J'ai l'exemple d'un bon journaliste, le correspondant de “L'Express” dans l'Hérault – il a écrit récemment un livre sur les réseaux – il a cinquante-cinq ans ; c'est encore un “journaliste à bretelles”, et dans son agenda, il n'a aucun numéro de chargé de communication. En revanche, il a le numéro des responsables et il les appelle en direct sur leur portable et ils lui répondent.

“On n'empêchera jamais un bon journaliste d'avoir un accès direct à l'information”

Donc, on n'empêchera jamais un bon journaliste d'avoir un accès direct à l'information, ni à quelqu'un dans une entreprise des institutions d'avoir l'accès direct au journaliste.

Dominique MARTIN-FERRARI Non, non, je voudrais finir en donnant un exemple concret qui va à l'encontre de ce qui vient d'être dit. Tu viens de répondre en donnant des informations et des contacts politiques. Nous ne faisons pas tous du politique.

Un intervenant Je ne suis pas d'accord. Je ne suis pas d'accord avec ce type de réaction. Je suis désolé de te le dire, Dominique.

L'intervenante Ce n'est pas moi qui ai réagi ! Il faut donner la parole à des gens qui...

Victor-Hugo ESPINOSA Si je suis venu dans cet atelier, c'est aussi parce que je voulais vous faire partager quelques réussites dans le développement durable. Nous, les journalistes, nous travaillons avec eux depuis des années... Je vais prendre un exemple : Avec Anne-Marie SACQUET du

▼
**“Pour que la presse
vous croit, il ne faut pas
dire n’importe quoi”**
▲

Comité 21, nous allons faire une conférence de presse demain matin ; je peux vous dire que vous pouvez être sûr que la presse sera là. La presse est là, c’est-à-dire quatre personnes : peut-être France 3, une autre télévision, “*La Provence*” et “*La Marseillaise*”. Pour chacun, l’intérêt est différent et c’est à moi de gérer avec eux la façon de faire passer mes idées et qu’elles soient le moins “distortionnées” possible. C’est ce que je voulais vous faire partager.

Je voulais vous dire aussi que, lorsque je travaille avec la presse, je les appelle la veille, une semaine avant, j’envoie un fax, un mail, etc. Ensuite, et c’est très important pour que la presse vous croit, il ne faut pas dire n’importe quoi. Beaucoup disent deux phrases et, ensuite, il n’y a plus rien, c’est une coquille vide. Les journalistes vous suivent... Depuis quatre ou cinq ans que je suis conseiller de “*La Provence*” et de “*La Marseillaise*”, quand ils viennent me voir, j’ai tout de suite cinquante scientifiques on et off. J’ai à peu près deux cents off, mais cela intéresse beaucoup de journalistes.

Pour la formation, qui était le thème de départ... Je m’occupe de DESS de communication et environnement, et une chose qui pourrait être intéressante pour les jeunes serait de ne pas tout savoir et d’être un peu polyvalent. Parfois, à “*La Provence*”, vous ne pouvez pas entrer, vous êtes “développement durable”, vous êtes multiscience, ils ne veulent pas. Comme ils ne veulent pas, qu’est-ce qui arrive ? Nous allons parler, nous allons discuter et il ne fera pas l’article aujourd’hui. Je vais lui mettre la “tête au carré”, mais il ne va pas faire l’article aujourd’hui.

La formation des journalistes, c’est un peu comme la nôtre, nous sommes dans un secteur très complexe. Vous-mêmes, dans les radios, vous êtes obligés de raccourcir. L’autre jour, sur la pollution des eaux de baignade, ils me donnaient trois minutes pour passer. La seule chose qu’ils essayent de vous faire partager, et qui est la formation de journaliste, c’est qu’à la base ils soient en face de gens qui ont réussi. Qu’est-ce qui fait que quelqu’un a réussi ? C’est parce qu’il a parlé dans la presse.

Farid YAKER J’ai deux questions à poser.

Comment gérez-vous le dilemme ; d’une part, vous parlez de convictions personnelles que le journaliste doit avoir et qu’il doit être aussi un propagandiste, en quelque sorte, du développement durable.

Christian TUA Je n’ai pas employé ce mot !

Farid YAKER Oui, mais c’est ce que nous voulons, faire avancer un peu le terme du développement durable, et c’est aussi un service rendu à une action personnelle, volontaire, en faveur du développement durable... Et puis la nécessité d’être neutre, d’avoir de l’objectivité, etc. Je ne sais pas comment vous gérez cela.

La deuxième question porte sur la formation au développement durable, parce que nous avons affaire à un concept complexe, dont les contours sont flous, qui est mal défini, comme nous l’avons vu. Je pense qu’il faut avoir des outils de formation et investir un

**“Nous l’avons vu à
Johannesburg, très peu de
journalistes français peuvent
décrypter une telle conférence”**

effort important pour former sur ce concept à la fois national, local et international. Les enjeux internationaux sont très importants, nous l'avons vu à Johannesburg, et très peu de journalistes français peuvent décrypter une telle conférence, ses résultats, les conclusions et ce qui s'est joué dans cette réunion.

Cela m'amène à parler aussi d'hétérogénéité de la presse ou du secteur : nous n'avons pas affaire à une homogénéité des supports d'information. Tous les journaux ne traitent pas de tout, certains sont plus sur le fond, d'autres font de l'information style AFP, agences de presse, etc. Je pense que cela intervient dans la préparation des journalistes.

Christian TUA J'ai noté dans les questions : "Différence entre presse d'opinion et presse d'information, entre presse généraliste et presse segmentée". En France, la presse généraliste est dans un assez mauvais état économique, de diffusion, etc. Les quotidiens, actuellement, c'est terrible ; cela fait même souffrir les journalistes.

"La presse est un miroir tendu en face d'un pays"

Les gens de "France Soir", il y a trois jours, ont fait passer une publicité dans "Libération" pour qu'un patron vienne les racheter ! Cela en dit long sur l'état de ces journaux, c'est un peu dramatique. En même temps, nous sommes dans un pays où la presse dite "segmentée", c'est-à-dire la presse magazine, que ce soit "Atout Chien" ou "Camping et Caravaning", est plutôt florissante.

Lorsque vous critiquez la presse, j'ai presque envie de vous dire : "Critiquer plutôt vos concitoyens !" La presse est un miroir tendu en face d'un pays, elle reflète ce qu'est une opinion, une société. Si la presse d'information générale en France n'est pas très florissante. Que ce soit "Politis", "l'Humanité", ou même à droite, la presse d'opinion est mal en point également. C'est aussi reflet de l'état de l'opinion, en France, de la "crise du politique".

C'est juste une première réponse sur : "Comment va la presse ?"

Une intervenante Nous pouvons discuter si c'est la poule ou l'œuf.

Christian TUA Maintenant, je vais répondre à vos deux questions.

Tout à l'heure, j'ai défendu l'idée qu'il fallait, dans les formations journalistiques, encourager les journalistes à avoir des convictions. Mais, en même temps, j'ai parlé d'éthique journalistique, de recoupements de l'information, de vérifications et d'objectivité.

Avoir des convictions n'est pas forcément les faire passer dans le contenu de son journal ou de son média. Avoir de la conviction, cela veut dire venir au travail la fleur au fusil, aimer ce métier d'engagement. Si l'on est très attachés aux 35 heures, si on veut rentrer chez soi à heures fixes et toujours emmener ses enfants en vacances pendant les vacances scolaires, il ne faut pas faire ce métier, mais un autre. C'est aussi dans ce sens, que je parlais de conviction. Mais je crois avoir parlé aussi d'éthique et de ce que cela implique.

Maintenant, concernant le contenu des formations, il faut savoir que la formation journalistique marche sur deux pieds.

Nous travaillons le savoir-faire technique : comment écrire court et clair ? Comment monter un reportage et s'attacher à l'image ? Comment maîtriser la radio numérique ? Tout cela, c'est la base du métier. Cela évolue, et nous encourageons les jeunes dans les écoles de journalisme à parler plutôt de ce qui est nouveau que de ce qui est ancien, de ce qui est

chaud plutôt que de ce qui est froid. Nous savons aussi que certains sujets font vendre, mais pourquoi pas ? Nous sommes dans des entreprises où il y a des salariés à payer. Donc, il faut que cela tourne. Pour autant, vivre dans ce monde dominé par l'économie n'empêche pas d'avoir des convictions et de l'éthique. Mais il faut que les journaux se vendent, sinon il n'y a plus de journaux. Nous leur apprenons ces techniques dans les contenus.

“Pour autant, vivre dans ce monde dominé par l'économie n'empêche pas d'avoir des convictions et de l'éthique”

Dans les écoles de journalisme, nous apportons aussi des enseignements plus généraux comme, par exemple, l'organisation territoriale de l'État ou le panorama des médias. Les jeunes ont 22/23 ans, ils ont parfois fait Sciences Po mais, lorsqu'ils arrivent à l'ESJ, ils ne savent pas que les collèges dépendent des départements, les maternelles des communes, que le préfet valide les budgets des collectivités ou que le directeur départemental des polices urbaines est le patron de tous les commissariats... Nous avons donc des enseignements de contenus.

Nous faisons aussi des semaines à thème. Par exemple, à Lille, nous travaillons avec les gens du Théâtre du Nord. Nous emmenons les étudiants voir des pièces de théâtre, ils écrivent des critiques, rencontrent le metteur en scène. Puis, nous avons des enseignements thématiques sur diverses notions, justice, religion, environnement ou développement durable – Sachant que nous formons le journaliste comme un généraliste, pour les connaissances, mais aussi comme un praticien parce que nous les spécialisons selon leur futur média. S'ils vont à la radio ou dans la presse écrite, ce ne sont pas les mêmes techniques. Nous les formons donc comme spécialistes d'une technique journalistique, mais aussi comme généralistes puisqu'il faut qu'ils soient capables d'aborder tous les sujets.

Oui, il est normal qu'à “*La Provence*” il n'y ait pas un journaliste dédié à l'environnement, d'abord parce que cela intéresse modérément les lecteurs – moins que ce que nous avons envie de croire – et puis parce que les journaux sont confrontés à des problèmes d'organisation de la rédaction. À la rédaction de Marseille, ils doivent avoir vingt-cinq ou trente journalistes ; avec le jeu des congés et des récupérations ils sont une dizaine chaque jour dans la rédaction. Si on décrète que M. X ne fait que de l'environnement, on bloque le fonctionnement du service.

▼
“Il n'y a plus de spécialisation, cela veut dire qu'il n'y a plus du tout de mémoire, même à court terme”
▲

Une intervenante

Il n'y a plus de spécialisation apparemment, enfin de ce que je connais à “*La Voix du Nord*”. Cela veut dire qu'il n'y a plus du tout de mémoire, même à court terme. À une semaine de distance, deux journalistes différents traitent d'une même question...

Victor-Hugo ESPINOSA

Celui qui annonce a une grande influence.

Je prends un exemple, celui de “*Métro*”. Nous avons beaucoup de copains pour beaucoup de choses, mais dès que nous parlons de développement durable, ils sont coincés. Cela il faut le savoir et il faut faire avec.

... Ils m'ont dit : “*Victor, peux-tu nous aider à monter le plateau, nous attendons*” Le plateau, cela va être tous les gens qui vont parler pendant vingt minutes. Nous l'avons fait, nous les avons aidés pendant une journée, résultat des courses, après nous... Ils ont peu de temps et, malgré toute la volonté du monde, ils n'ont pas le temps de choisir.

Un intervenant Ce que tu as dit me chagrine un peu. Nous sommes évidemment conscients qu'un journal est une entreprise, qu'il faut payer des salaires et qu'il est sur un marché. Cela dit, tu ne vends pas du dentifrice ou des savonnettes. Je suis élu et je pense avoir un peu une idée des responsabilités et pourquoi je me suis engagé là-dedans. Je pense que, dans certaines presses, je ne parle pas forcément de "l'Équipe" ou autres...

Cela ne me gêne pas du tout que "La Marseillaise" ait une page de sports, des pages événements avec les vacances de telle princesse à tel endroit, ce n'est pas grave. En revanche, sans des pages de qualité sur des enjeux sociaux, et pas uniquement environnementaux, comment veux-tu faire ce métier ? Dans des journaux généralistes, tu te dis que dans deux ans, cinq ans, dix ans, quinze ans, les gens vont être devant des problèmes d'effets de serre, de transport, d'épuisement des ressources, etc., et toi, tu les y auras amené tranquillement à coup de "Metz-Marseille 2-1" ! Tu comprends ? C'est la question que je renvoie globalement, en tout cas, aux généralistes.

Christian TUA Je suis d'accord sur le fond de ce que vous dites, mais cela me rappelle le mot de Marie-Antoinette : "Le peuple est mécontent, qu'on change le peuple !" Je vous renvoie à ce que j'ai dit tout à l'heure sur le concitoyen dans la presse : elle est un reflet de l'opinion.

"Quand Le Monde publie un article sur l'effet de serre et que, trois pages plus loin, il a un article sur les 4x4 à Tignes"

Un intervenant Quand "Le Monde" publie un article sur l'effet de serre et que, trois pages plus loin, il a un article sur les 4x4 à Tignes / Val-d'Isère... C'est pourtant la presse écrite, ils n'ont pas la tyrannie du JT. S'ils ne font pas le lien eux-mêmes, qui va le faire ?

Une intervenante Il a été dit que, dans le cadre de la formation des journalistes, vous faites de temps en temps des réunions de formation spécialisée sur l'environnement, le développement durable. Quelle est la part de cours généralistes et de ce type de réunions ?

Je reformule ma question : Est-ce que dans le politique, le social, vous avez également un séminaire d'une heure, comme pour l'environnement ? Est-ce que pour la santé, nous avons un séminaire d'une heure ? Certes, vous avez les techniques journalistiques d'écriture, et ce n'est pas ce dont nous parlons, c'est de la technique d'écriture. Je parle des formations par secteur : quelle est la part accordée, en nombre d'heures, au social, au politique, par rapport ce qui est fait pour la santé ou l'environnement ?

"50 % du temps de la formation est consacré à des enseignements thématiques et le reste aux techniques professionnelles."

Christian TUA Sur le volet général de formation, en formation initiale, les techniques journalistiques et les enseignements thématiques bénéficient sensiblement du même nombre d'heures. Donc, 50 % du temps de la formation est consacré à des enseignements thématiques et le reste aux techniques professionnelles.

L'intervenante Justement, dans ces 50 % de thématiques, combien pour le reste ?

Christian TUA Nous ne sommes pas dans un système d'heures mais plutôt de semaines. Par exemple, nous allons faire une semaine sur le traitement de la justice et du fait divers.

L'intervenante Combien sur l'environnement ? Est-ce que, au moins, cela évolue ?

Christian TUA Non, mais je ne peux pas répondre à la question en heures.

L'intervenante Je crois que c'est une question importante. Est-ce un centième ?

Christian TUA Non, j'allais dire plutôt un cinquantième. Je trouve que c'est déjà beaucoup.

L'intervenante C'est très peu !

Une intervenante Est-ce pour l'environnement ou le développement durable ? Des sujets sociaux dans le développement durable sont sûrement aussi traités...

Christian TUA C'est dans le programme et davantage d'année et année...

Une intervenante Mais ce n'est pas valorisé. Quand tu fais un cinquantième de ton enseignement sur une matière, cela veut dire que c'est comme le dessin ou la musique à l'école.

Une intervenante Est-ce que ce doit être une matière spécialisée ? Ne faudrait-il pas que ce soit plutôt une autre approche de n'importe quel sujet ? Je voulais essayer de faire comme cela chez nous. Nous mettons en avant le développement durable parce que nous en sommes au début mais notre objectif est que, quel que soit le sujet, quelle que soit la décision, quel que soit le projet, nous ayons une approche différente.

Je ne suis pas tout à fait d'accord. Avez-vous une sorte de chapeau dans la formation ? Toute la société a les mêmes problèmes de spécialisation, de classement. Vous savez, dans une ville, c'est pareil. Nous avons un élu qui traite du social, l'autre qui travaille sur les transports, etc. Comment est la dynamique donnée sur une évolution de la culture de l'ensemble des journalistes, comme notre profession, sur une réflexion transversale ? Nous pouvons dire que tout relève du développement durable. Lorsque nous parlons des problèmes de paix, de pauvreté, d'exclusion, etc., nous y sommes aussi.

Comment, à un moment donné, dans les formations, des gens sont-ils capables d'essayer de relier tout cela – je vous parle de liens, d'articulations locales ou mondiales-, mais pas forcément dans des formations spécialisées, mais au contraire dans la globalisation ?

Christian TUA Nous avons répondu à cette question de deux façons différentes.

**“Faire des journalistes généralistes,
capables d'appréhender tous les sujets
avec une méthode et une vision”**

La première a été le renforcement des compétences, du savoir-faire, des convictions, pour faire des journalistes généralistes, capables d'appréhender tous les sujets avec une méthode et une vision.

La deuxième réponse que nous avons apportée est la création par l'ESJ en 1994 d'une filière de journalisme

scientifique, en collaboration avec l'USTL, l'Université des sciences et des techniques de Lille, qui débouche sur un mastère en journalisme scientifique spécialisé.

Qui sont les gens qui viennent dans cette formation ? Et bien toutes sortes de gens ayant un profil scientifique. Je me rappelle d'une médecin qui travaillait à La Rochelle. À un moment donné, elle en a eu assez de son travail et elle est venue à l'ESJ faire une spécialisation en journalisme scientifique. Voilà des parcours qui donnent de bons profils et de bons résultats.

Une intervenante Combien de temps ?

Christian TUA

Neuf mois. On rentre en octobre et on sort en mai. Cette filière, qui existe maintenant depuis dix ans, intègre entre douze et quatorze journalistes par an, soit en dix ans entre cent vingt et cent cinquante journalistes formés. À l'entrée, les gens ont une formation scientifique générale ou autres ; nous le faisons aussi avec des gens qui viennent de filières agronomiques.

▼
**“Cette filière, intègre
entre douze et quatorze
journalistes par an”**
▲

Ils sont, entre guillemets, “costauds” dans leurs connaissances d'un sujet, que ce soit la physique quantique, la médecine, l'agronomie ou la chimie fine. Nous les faisons travailler essentiellement sur ce que j'ai appelé tout à l'heure “le savoir-faire technique”.

Ensuite, ils partent dans la presse spécialisée. Nous en avons un chez “*Environnement Magazine*”, beaucoup dans les pages spécialisées du “*Monde*” et du “*Figaro*”. Ils ont des pages scientifiques mais qui ne sont d'ailleurs pas des pages spécifiquement environnementales mais où nous trouvons souvent de ces sujets. Ils sont partis dans la presse spécialisée. Nous avons fait un état des lieux récemment, nous en avons à “*Sciences et Avenir*”, “*Science et Vie*”, dans les pages spécialisées des quotidiens généralistes qui, eux, ont les moyens d'avoir des rubriques. Ils sont partis dans des journaux comme dans le groupe Prisma, “*Ça m'intéresse*”. Je trouve que c'est une façon positive de former des journalistes spécialisés et ouverts au monde.

Une intervenante Et en presse télévisuelle ?

Christian TUA

Je ne connais pas les cent vingt nominativement, mais ils sont bien répartis et fort recherchés. L'approche est intéressante, cela recouvre aussi ce que nous trouvons dans les journaux. Faut-il enfermer le secteur “environnement” dans une rubrique spécialisée, comme l'a fait

**“Je suis plutôt un adepte
de la transversalité”**

“*Libération*” dans sa nouvelle formule ou avoir des papiers dans les pages “économie”, “société” ou “vie locale” ?

Personnellement, je suis plutôt un adepte de la transversalité.

Fabienne RUBERT

La discussion que nous avons sur la formation initiale des journalistes m'intéresse beaucoup parce que, dans la formation initiale des enseignants, c'est un peu la même chose. Dans l'enseignement scolaire et le système éducatif, nous retrouvons ce cloisonnement disciplinaire, chacun est spécialiste de sa discipline. Le grand changement, qui est difficile mais qui se met en œuvre, traite justement de la manière de réunir des gens d'horizons extrêmement différents.

**“Dans l'enseignement scolaire
et le système éducatif,
nous retrouvons ce
cloisonnement disciplinaire”**

Je ne vous cache pas, mais vous le savez, qu'un agrégé ne parle pas à un certifié, qu'un certifié ne parle pas à un maître auxiliaire ; nous avons déjà ce cloisonnement. De plus, un agrégé de lettres n'adresse pas la parole à un agrégé de maths. Ces gens-là ne sont pas faits pour travailler ensemble. En même temps, le défi de l'éducation pour demain est bien que ces personnes définissent un projet, un parcours où ils se retrouvent. Le point d'ancrage de ces parcours est la démarche intellectuelle qui fait que nous aurons une approche systémique des questions à l'intérieur de ces spécialités.

Mais rien que cela, dit de cette manière, on nous demande : "Qu'est-ce que c'est ?". C'est une méthodologie, si je pouvais leur dire : "Vous, enseignants des SVT, vous devriez aborder...", mais ils n'ont même pas besoin de moi pour cela. Si nous leur disions : "Dans votre posture intellectuelle, dans votre façon d'être face à vos élèves dans la classe, ouvrez une fenêtre en posant la question au-delà de la question ou la question au-delà de la réponse à la question..."

Une intervenante J'aurais voulu que nous parlions un peu des gratuits. Nous savons que la presse déforme la publicité et cela s'inscrit dans une logique globale. On donne une deuxième paire de lunettes gratuitement, la climatisation pour un 1 euro de plus, etc. mais c'est quand même une logique phénoménale. Comment les jeunes journalistes voient-ils le fait d'aller travailler pour un journal gratuit. Est-ce considéré de la même façon, n'est-ce pas révoltant ? Quelle considération du travail de journalisme...

Un intervenant Il n'y a pas de journalistes !

L'intervenante Quel poids, quel impact cela a-t-il par rapport à la presse ? Tu disais que la presse quotidienne était en recul, que je ne sais plus quel magazine culturel avait disparu du fait du magazine de la FNAC ou de magazines identiques. Quel est l'impact des gratuits sur la presse institutionnelle ?

Victor-Hugo ESPINOSA Par rapport aux journaux gratuits, comme le "20 minutes", je prends l'exemple de Marseille où ils sont deux journalistes. Ils écrivent des petites choses, très vite. Nous avons profité de ces petites choses. Ils ne peuvent pas développer de grands articles.

"Ils ne peuvent pas développer de grands articles"

En revanche, lorsque vous avez dit que la grande problématique était journaliste médecin ou médecin journaliste, cela dépend pour qui. Pour "Métro", vous n'avez pas besoin de médecin journaliste, pour "La Provence" non plus. Il faut plutôt un journaliste qui devienne un peu "médecin" ! Cela dit, lorsque vous vous adressez à ce type de public, on a besoin d'élever un peu le niveau.

Christian TUA J'imagine qu'au "Quotidien du Médecin", il doit y avoir beaucoup de médecins journalistes.

Un intervenant Il faut dire que les gratuits ont élargi le lectorat. Je m'aperçois dans le métro à Paris que beaucoup de gens prennent le journal gratuit, sinon ils n'en achèteraient pas. C'est aussi un outil.

Une intervenante En tout cas, c'est un phénomène qui marche.

Une intervenante Oui cela marche, mais c'est le début.

Une intervenante En tout cas, il y a des choses intéressantes. C'est bien fait.

Christian TUA L'ESJ a répondu d'une façon pragmatique en disant : "Si ce sont des journaux, s'ils ont un statut de journal et s'ils emploient des journalistes selon la convention collective, nous travaillerons avec eux et nous proposerons à nos jeunes journalistes d'y aller en stage".

Une intervenante Le fait que ce soit complètement payé par la publicité ne pose de questions à personne ?

Un intervenant Les autres journaux aussi sont payés par la publicité.

Une intervenante "Le Figaro" est financé par les vendeurs d'armes, cela n'a jamais gêné personne.

Christian TUA En forme de conclusion, et en réponse à Fabienne RUBERT de Nathan, qui a souligné les difficultés de communication des différents corps de métier dans l'Éducation nationale, je reviendrai sur les risques du métier dans la formation des journalistes.

**"Ce n'est pas un aboutissement
mais davantage un point de départ"**

Nous estimons que fait partie des risques – nous le retrouvons dans ce que vous avez publié – ce que nous appelons "le moulage à la française", c'est-à-dire une certaine certitude de soi, avoir des convictions mais jusqu'à un certain point, ne pas savoir douter.

Ce métier peut produire un certain esprit élitaire. C'est donc aussi un credo que nous pratiquons dans l'école, celui de dire aux jeunes : "Certes vous êtes journaliste, ce n'est pas un aboutissement mais davantage un point de départ."

**"Nous défendons
le fait de ne pas être
dans la certitude"**

Et puis, les journalistes sont menacés par le conformisme car ils avancent souvent en meute, par cinq, six, douze. Alors seuls deux ou trois posent des questions, toujours les mêmes, et le reste "sucant la roue" comme on dit en cyclisme. C'est irritant et contre-productif pour la richesse de l'information.

Nous défendons le fait de ne pas être dans la certitude, de faire preuve d'une certaine modestie et de ne pas être toujours en meute. Certes, c'est agréable – comme je le disais au début – d'aller au bistrot avec ses collègues, mais il faut aussi savoir travailler de façon indépendante et avoir une pensée journalistique différente de celle qui domine. Il faut savoir prendre les chemins de traverse.

Une intervenante Avoir une diversité dans le journalisme.

Une intervenante Avoir des journalistes qui pensent différemment les uns des autres.

Dominique MARTIN-FERRARI Je pense que l'accès à l'info est un vrai problème également. C'est peut-être valable dans la presse écrite d'aller la chercher, mais j'ai fait un reportage sur le nucléaire et, je suis désolée, à partir du moment où EDF interdit d'al-

**Je pense que l'accès à l'info
est un vrai problème
également**

ler tourner le sujet, tu as du mal. Nous avons aujourd'hui des passages, pour un certain nombre de sujets, pour lesquels tu ne peux pas montrer, aller tourner et faire de l'information ; l'information est bloquée. Je suis désolée... J'ai contourné, oui, en allant à l'étranger. Bravo !

Christian TUA Mais vous pouvez toujours trouver un délégué syndical et l'interviewer à l'extérieur de l'entreprise.

L'intervenante Non, non, ce n'est pas ce que nous voulons faire. Tu ne fais pas un documentaire de vingt-six minutes en ne faisant que des interviews devant la centrale! Sur le démantèlement des centrales, non, c'est faux. C'est vraiment grave de ne pas le prendre en considération ; les grands groupes aujourd'hui te coincent l'information. Ensuite, lorsque tu ne peux plus avoir de débat, on te dit que tu n'es plus objectif.

Christian TUA Ce qui serait intéressant, c'est d'établir un comparatif avec la presse ailleurs ; donner une dimension internationale au débat en regardant ce que font les confrères, aussi bien dans des pays comparables que différents. Au Nord, et au Sud. .